

son émotion était si vive que ses jambes fléchissaient sous le poids de son corps. Il se laissa tomber sur le sol.

Après avoir cherché patiemment et sans relâche pendant vingt ans ! murmura-t-il, aurais-je enfin trouvé... Hélas, je me suis cru tant de fois sur le point de réussir ! si j'allais me tromper encore !

La tête s'affaissa sur sa poitrine ; il demeura un instant immobile et comme accablé sous le poids d'une pensée triste ; mais bientôt sa haute taille se redressa et son regard brilla d'espoir.

Non, non ! dit-il, cette fois je ne me trompe pas ! Tu es bon. Tout me dit que c'est elle, et mon labeur m'a conduit à son terme.

Il se remit debout. Son noir visage, dont les traits généralement caractérisés respiraient la vigueur morale et la noblesse, prit une expression de solennelle douleur, et il dit qu'il s'inclinait respectueusement devant le trophée et portait les épaulettes d'or à ses lèvres...

Il resta longtemps ainsi, perdu dans de lointains souvenirs : puis deux larmes s'échappèrent de ses yeux et tombèrent lentement sur l'ébène de sa joue.

— Maître à moi ! dit-il d'une voix douce en prenant volontairement le patois nègre depuis longtemps oublié ; bon maître à moi !

Ces paroles semblèrent éveiller en lui tout un passé d'amour ; il baisa les épaulettes avec une sorte de transport.

— Tu es là-haut, près de Dieu ! tu me vois ! s'écria-t-il d'une voix pleine de passion ; tu pries pour l'enfant qui est plus de père. Regarde-moi, maître, et réjouis-toi. Ton serviteur a été longtemps à t'obéir, car il est faible et n'avait rien qui pût le guider dans l'accomplissement de sa tâche, mais grâce au ciel, voici un indice, et ta dernière volonté va être enfin accomplie !

III

SOIRÉE CHEZ LA MARQUISE

L'hôtel de Rumbrye était un vaste et bel édifice, situé entre cour et jardin, et dont la porte cochère s'ouvrait sur la rue de Grenelle.

Les écussons martelés durant l'ère républicaine, n'avaient point été rétablis, mais on voyait encore aux grands balcons de fer contournés le dragon de Rumbrye et le bâton de maréchal de France.

C'était, derrière son mur plein, percé d'un portail à l'évère, un hôtel de grand style avec larges dégagements et façade de palais.

Pour arriver à la porte principale, il fallait gravir un haut perron circulaire, dont les degrés de marbre supportaient tout un jardin de faïence normande, émaillé de belles fleurs.

Ce soir, c'était fête à l'hôtel. Le vestibule était illuminé. Des laquais en livrée montaient et descendaient sans bruit, comme font les valets de bonne maison, les marches tapissées du grand escalier.

Du dehors, les salles et galeries paraissaient vivement éclairées.

Çà et là, on apercevait, derrière quelque rideau entr'ouvert, les corniches sculptées du lambris, ou le cadre doré d'un séculaire portrait de famille. Les lustres étincelaient à travers le gaz et la soie, et leurs prismes de cristal jetaient aux murs des maisons voisines de fugitifs reflets.

On voyait tout cela, mais seulement lorsque la porte

cochère ouvrait ses deux battants pour donner passage à quelque calèche armoriée.

L'équipage passé, la porte se refermait ; on ne voyait plus rien.

Car le beau monde ne montre qu'un coin de ses joies. C'est seulement à la dérobée que le profane peut percevoir d'un furtif et curieux coup d'œil le mystère de ces nobles magnificences.

Il y avait foule aux abords de l'hôtel : des gueux et des badauds ; les gueux étaient encore fort nombreux en 1817 si près de la révolution et des guerres de l'empire ; les badauds sont innombrables en tout temps.

Chaque fois que la porte cochère s'ouvrait, cinquante regards avides, s'élançaient, traversaient la cour, et plongeaient comme autant de flèches dans les profondeurs du vestibule.

— De beaux diamants ! disait l'un en voyant une belle dame descendre de voiture.

— C'est du faux ! répondait un autre en haussant les épaules.

— Quel teint frais ! répétait l'optimiste.

— C'est du fard ! répliquait le jaloux.

Puis les lourds battants se rejoignaient bruyamment et tout le monde se taisait.

Parfois quelques apôtres d'estaminet passaient la panse pleine, s'arrêtaient et grognaient des lieux communs sur l'insouciance des riches. Ces messieurs ne donnent jamais que cela aux pauvres. Puis ils retournaient dans leurs tabagies boire à la santé de ceux qui ont faim.

Les palais, au moins, sont généreux. En ce siècle nous avons vu ce que vaut le règne des bouges.

Vers onze heures la scène s'anima : Les voitures se succédaient avec une telle rapidité, que le suisse dut tenir la porte grande ouverte. Les badauds regardèrent alors tout à leur aise, et, contents de leur soirée, regagnèrent leur gîte en reprochant au ciel de ne leur avoir point donné un demi-million de revenus.

Mais les vrais Parisiens demeurèrent de pied ferme, et leur phalange héroïque se recruta d'une notable quantité de ces nomades industriels qui ouvrent les portières des fiacres et baissent les marche-pieds. Malheureusement les voitures de place étaient ici en minorité. C'est à peine si quelque fiacre honteux prenait l'audace de se glisser parfois entre deux resplendissants équipages.

A l'intérieur, les salons commençaient à s'emplir. Ce n'était point un grand bal que donnait madame de Rumbrye ; c'était une simple soirée. Elle l'entendait ainsi du moins.

Beaucoup d'honnêtes gens ne saisissent pas bien la différence qui existe entre un grand bal et une simple soirée, dans ces divers mondes que les "reporters" très-renseignés appellent indistinctement le *grand monde*. Il y a une multitude de grands mondes dont quelques-uns sont fort petits quoique immensément peuplés, et parmi lesquels, même on rencontre de très-vilain monde.

Règle générale : les reporters parlent rarement du vrai grand monde, parce qu'ils ne savent pas son adresse.

Voici les caractères communément acceptés : Pour une soirée, on n'invite que des amis, tandis que pour un bal on rassemble toutes ses connaissances ; mais la liste est la même. Et, de fait, il faudrait avoir de bien tristes connaissances pour ne les point admettre au nombre de ses amis, quand il s'agit simplement d'emplir de vastes salons ayant horreur du vide, et ne faisant leur effet complet qu'avec un public suffisant. Cela, d'ailleurs, ne tire point à conséquence.